

Elisabeth Monteiro Rodrigues
traductrice du portugais

Entretien mené par Corinna Gepner

Comment êtes-vous venue à la traduction ?

Si je devais arpenter de nouveau cette route, je dirais que l'entre-deux langues est mon socle. Je suis née dans une famille portugaise et je suis arrivée en France à l'âge de quatre ans. À la maison, on parlait portugais, et le français était la langue de l'école et de l'extérieur. J'ai longtemps pratiqué une sorte de traduction automatique : mes parents me parlaient en portugais et je leur répondais systématiquement en français. C'est le cas de beaucoup d'enfants élevés dans le bilinguisme. Je pense aussi à ma grand-mère et à son portugais très singulier, avec ses phrases émaillées de proverbes qui m'apparaissaient comme autant d'énigmes à déchiffrer.

Bien plus tard au cours de mes études, un travail sur le Proche-Orient ancien me mène au continent africain. Je deviens un temps libraire à L'Harmattan et collabore à la revue *Africultures*. À l'époque, la littérature africaine de langue portugaise était très peu connue en France, c'était à la fin des années 90.

Puis au retour d'un séjour au Ghana, je suis passée par Lisbonne, et dans une librairie j'ai acheté *Terra sonâmbula*¹ de Mia Couto. La lecture de ce roman a été pour moi un véritable éblouissement. Je n'avais jamais lu un texte aussi beau avec une telle puissance évocatrice et un style aussi novateur. J'ai par la suite eu l'occasion de

¹ *Terre somnambule*, traduction de Maryvonne Lapouge-Pettorelli, Paris, Albin Michel, 1994.

faire plusieurs entretiens avec Mia Couto². Mon désir de traduire est né de la rencontre avec les textes de Mia Couto et du grand poète José Craveirinha, je me suis mise à traduire comme ça.

C'est plus tard que vous avez travaillé à la librairie portugaise.

Oui. En 2000, je deviens libraire à la Librairie portugaise & brésilienne Michel Chandeigne, dans laquelle je travaille quinze ans. C'est une expérience humainement et intellectuellement très riche, très importante pour moi. C'est grâce à Michel Chandeigne que j'ai l'occasion de publier ma première traduction aux éditions Autrement, *Les Anges* de Teolinda Gersão.

La langue portugaise est parlée dans de nombreux pays, est-ce que vous vous êtes spécialisée ?

Je travaille avec le portugais du Portugal, le portugais d'Afrique, du Mozambique plus particulièrement, et le portugais du Brésil dans sa composante, disons, non régionaliste. Si l'on prend le cas du Mozambique, le portugais n'est pas encore fixé d'un point de vue grammatical. Il existe des travaux de linguistes en ce sens, je pense entre autres aux travaux de Perpétua Gonçalves³ ou de Irene Mendes⁴. On trouve également quelques lexiques de mozambicanismes. Chez un écrivain comme Mia Couto coexistent toutes les variantes du portugais : le portugais du Portugal, avec une forte influence brésilienne, le Brésil jouant un rôle de modèle d'émancipation à l'égard d'une langue mère, de la langue de la métropole ; le portugais du Mozambique, avec des transferts de classe grammaticale, des changements de construction syntaxique, des redoublements distributifs, des dérivations, des emprunts aux langues africaines et anglaises, etc. Dans ses premiers livres, Mia Couto établit un glossaire en fin

2 Entretiens publiés dans *Africultures*.

3 *A Génese do português de Moçambique*, Incm, 2010.

4 *Da neologia ao dicionário o caso do português de Moçambique*, Texto Maputo, 2010.

d'ouvrage. Récemment dans *La Confession de la lionne*, le sens des mots dans les diverses langues africaines (il en existe près d'une vingtaine au Mozambique) apparaît en apposition ou se déduit d'après le contexte. Le portugais du Mozambique, c'est une manière de s'exprimer qui signe un mode de rapport au monde, un mode de pensée, une vision métaphorique. Du reste, on retrouve ça ailleurs sur le continent africain ou dans la littérature des Caraïbes ou à Haïti, chez Lyonel Trouillot par exemple. Enfin, chez Mia Couto, il y a quelque chose qui lui est vraiment propre, la création d'une langue dans la langue.

Vous avez traduit plusieurs de ses textes. Cela vous demande en quelque sorte de créer une langue.

Oui, il y a toute une partie de son œuvre liée à l'invention lexicale et à la création de néologismes. Comme le dit Mia Couto, personne ne parle comme ça au Mozambique, c'est vraiment une création linguistique singulière. La traduction des néologismes, des jeux de mots, etc. est une tâche à la fois immense et passionnante en ce qu'elle me permet de chercher, de puiser dans tous les ressorts du français pour restituer ce que Mia Couto fait avec la langue portugaise. Avec notamment le recours aux archaïsmes, aux mots dont on dit qu'ils sont tombés en désuétude, j'opère tout un travail sur la formation des mots grâce à l'ajout de préfixes et de suffixes ou je crée des mots-valises par fusion lexicale.

C'est l'idée de pouvoir recréer en français tout un univers qu'on trouve dans le texte portugais, parce qu'il est tout aussi étrangement familier pour un Portugais, pour un Brésilien, pour un Mozambicain, etc.

Avez-vous le sentiment que votre pratique a évolué au fur et à mesure de votre travail sur les textes de Mia Couto ?

J'ai traduit dix livres de Mia Couto, à chaque fois c'est comme si c'était ma première traduction, c'est chaque fois plus difficile. Si ma pratique a évolué, ce qui est sans doute le cas, j'aime l'idée que ce soit à mon insu.

Travaillez-vous essentiellement à la commande, ou apportez-vous des textes aux éditeurs ?

Jusqu'à présent ce sont des désirs réciproques, des rencontres heureuses et fructueuses.

Diriez-vous que vous êtes guidée dans votre travail par des principes, une théorie ?

Même si je crois être plus proche de l'instinct, de l'intuition, de l'artisanat, « La tâche du traducteur » de Walter Benjamin et le commentaire qu'en a fait Antoine Berman sont parmi mes lectures préférées sur la traduction. Le premier par la perspective poétique et éthique qu'il donne de la traduction, le second qui en déploie tous les sens comme dans une traduction.

Je crois que ce qui m'intéresse autant chez Mia Couto, ce qui me guide, c'est une forme de littéralité qui est inscrite dans ses textes. Ce n'est évidemment pas un principe systématique, je ne l'applique pas à chaque texte, chaque texte obéit à une logique différente. Mais c'est vrai que de la même manière que, lorsqu'on lit Mia Couto en portugais, on entend différents portugais, j'essaie de faire entendre différents français tout en ayant dans l'oreille la musique du portugais. Dans l'œuvre de Mia Couto, il y a une sorte de décalage entre ce qu'on entend, ce qu'on attend et ce qu'on lit, c'est ce décalage-là que je vise en français. Il y aurait comme une sorte de troisième langue qui serait celle de la traduction.

Comment travaillez-vous ? Est-ce qu'il y a des constantes ou est-ce que ça change suivant les textes ?

En général, je fais au moins trois versions de ma traduction. D'abord, une version qui est très proche du portugais, quelque chose comme une transcription, presque de l'ordre de l'illisible. J'ai besoin d'avoir le livre, le mouvement, le rythme dans son ensemble. J'ai l'impression que si je travaillais autrement, j'aurais peur de perdre la visée de l'original. Procéder de cette façon, ça inscrit à la fois dans un mouvement et dans une lenteur. Je pense souvent à la rumination mé-

diévale, « ingurgiter » le texte afin de le laisser cheminer en moi et en déplier le sens. Puis je fais une deuxième version où je résous les problèmes laissés en chemin. Et enfin je reprends l'ensemble, et là j'ai l'impression que le texte naît en français.

Est-ce que vous correspondez avec les écrivains que vous traduisez ?

Oui, je les consulte régulièrement pour des questions très précises.

Quels sont vos rapports avec les éditeurs ?

Des rapports d'écoute et de confiance.

Comment vivez-vous la précarité inhérente à cette profession ?

Jusqu'à présent j'avais un autre métier, j'étais libraire. J'ai cessé mon métier de libraire récemment. Pour l'instant, je suis dans une phase d'expérimentation.

Mais tout de même, c'est un acte fort de quitter un emploi.

Cela devenait difficile de concilier mon métier de libraire et la traduction, de tout mener de front. Je voulais traduire davantage, me confronter à la réalité de ce que c'est, de traduire tous les jours. De vivre en lisant et en traduisant.

Pourriez-vous proposer une définition du traducteur ?

Pour moi, le traducteur, c'est quelqu'un qui lit et qui écrit. Il fait se rejoindre deux rives, de l'entre-deux langues naît la traduction. Traduire, c'est une façon d'habiter la langue, mais d'une manière nomade, en se déplaçant sans cesse.

Quand je vous entends, j'ai l'impression qu'il n'y a pas d'évidence des langues. Ce n'est pas un donné, ça se travaille.

Oui, parce que je pense que, quelque part, j'ai « perdu » ma langue

maternelle en arrivant en France et, vivant en France depuis presque toujours, j'en ai acquis une autre. Pendant longtemps, j'ai eu l'impression que, lorsque je m'exprimais en français, je traduisais des sentiments ou des choses que j'éprouvais et pensais dans une langue enfouie en moi. J'ai toujours été très intéressée par les possibilités infinies d'utiliser la langue et par les rapports de pouvoir dont elle peut être l'enjeu.

Je m'interrogeais : quelle est votre langue maternelle ?

La relation entre langue maternelle et traduction est une question qui me touche particulièrement. Il y a des moments où, quand je traduis, je suis tellement dans le portugais que je ne peux plus traduire, parce que je n'ai plus de français. Je suis obligée de m'arrêter et de me remettre, en quelque sorte, entre les deux et à l'équilibre pour ne pas me laisser happer par le portugais, auquel je suis affectivement très liée. Il y a un texte de Pontalis sur la traduction que j'aime beaucoup, qui évoque cet état. Dans *Encore un métier impossible*⁵, il écrit : « Plus son intimité est profonde avec la langue étrangère, plus il demeure en elle, et moins il se sent les moyens de franchir la frontière. » Je crois que je traduis pour faire entendre le portugais en français, la langue qui est devenue la mienne à l'âge de quatre ans. À chaque traduction, j'accomplis ce voyage du portugais au français qui m'a fait naître en français.

Bibliographie sélective

Mia Couto, *Histoires révérees*, Paris, Chandeigne, 2016.

Valério Romão, *Autisme*, Paris, Chandeigne, 2016.

Mia Couto, *La Confession de la lionne*, Paris, Métailié, 2015.

Mia Couto, *La Pluie ébahie*, Paris, Chandeigne, 2014.

Mia Couto, *L'Accordeur de silences*, Paris, Métailié, 2011 (Prix AFD 2012).

5 J.-B. Pontalis, *Perdre de vue*, Folio essais, Paris, Gallimard, 1988.
